

DIKTAT
1995

Extrait du 3^e mouvement.

VAL. – Et maintenant ?

PIET. – Maintenant je ne suis rien. Un informe planqué derrière deux rangées de dents. J'étais. Et toi, que je vois là, debout, devant moi, comme irréel, surgi de mon passé, tu incarnes l'après, et ton désir est indéchiffrable.

VAL. – Mon désir est un désir mort. Un rêve d'enfant. La terre se nourrit des morts, puis elle nourrit les cauchemars des adultes. L'enfant nourrit un rêve, mais ce rêve est un ogre. Le rêve prend-il corps, l'enfance est consommée. Je t'abandonne volontiers la terre entière, si tu me débarrasses de l'ogre.

PIET. – Ça ne marche pas comme ça, Val. J'étais ton ogre, et tu es le mien. Nos passés s'entre-dévorent et ne nous laisseront bientôt plus que la peau et les os.

VAL. – Que fais-tu du regret et de la compassion ? Voilà quarante-huit heures que tu t'acharnes à me ramener à la raison, sans qu'à aucun moment tu n'aies paru blessé de mes blessures.

PIET. – Je regrette, Val.

VAL. – Foutu menteur ! Tes regrets ne s'appliquent qu'à toi-même. Tu t'apitoies sur ton infortune et tu cherches désespérément une issue. Je te tuerai, Piet, puis je me tuerai ! L'issue nous enlacera. Ensemble nous irons nourrir la terre de notre enfance. Dès lors, qu'importera ce que les guerres à venir dessineront en sur-face ?

PIET. – Tu prônes le regret, mais tu refuses le pardon.

VAL. – M'as-tu seulement demandé pardon ?

PIET. – Me l'accorderais-tu ?

VAL. – Quand la victime demande grâce, connaît-elle la réponse du bourreau ?

PIET. – Du moins le bourreau se sait-il bourreau.

VAL. – Tu nous a trahis, Piet.

PIET. – Pour ne pas trahir la mémoire de mon père.

VAL. – On ne persécute que les vivants.

PIET. – Vous ai-je persécutés ?

VAL. – Tu as choisi le camp de nos persécuteurs.

PIET. – Lesquels furent persécutés en leur temps.

VAL. – Je n'étais pas né ! Maman n'était qu'une enfant !

PIET. – Je te parle de peuples. De l'histoire des peuples.

VAL. – Je te parle de moi, ton demi-frère, et de notre mère.

PIET. – Et de quoi parle le professeur d'histoire ?

VAL. – Et le psychiatre ? Que dit-il ? Le nourrisson réclame-t-il un drapeau, ou le sein de sa

mère ?

PIET. – Le nourisson n'a pas de conscience.

VAL. – Mais l'adulte, si. Je te parle donc de trahison consciente.

PIET. – Tout choix conscient suppose une trahison. Se refuser à quelqu'un, c'est trahir son désir. Le quitter, trahir sa confiance. Et ne pas le quitter, se trahir soi-même.

VAL. – Surtout ne pas se sentir coupable, hein ? jamais : le credo du psy-chiatre ! Et c'est pitié de voir qu'en règle générale le sentiment de culpabilité est entièrement à charge de la victime.

PIET. – Qu'est-ce que tu te reproches ?

VAL. – Crois-tu qu'il soit tellement aisé de survivre à l'obus qui a tué son père ?

PIET. – Tu n'as pas tué ton père, Val.

PIET. – Mais quelqu'un l'a tué. Et tant que nul ne se détache de la foule pour me dire «j'ai tué votre père, accordez-moi votre pardon», je ne puis pardonner à quiconque. Je supporte donc seul tout le poids de la faute. La haine est pire encore, qui me lie à ce meurtre par cela même qui l'a engendré. Comment haïr un être hu-main sans se haïr soi-même d'appartenir à l'espèce humaine ? Comment éviter que le bourreau sans nom et sans visage, mon semblable haï, finisse par revêtir ma propre identité ?

PIET. – Alors tu as pensé à moi.

VAL. – J'ai voulu agir. Tu n'étais d'abord qu'un pion dans la partie que j'engageais.

PIET. – Puis le visage du tueur.

VAL. – Puis son complice.

PIET. – Puis quoi ?

VAL. – A toi de me le dire, Piet.

PIET. – Je suis ton frère.

VAL. – Prouve-le-moi.

PIET, après un temps. – Je te demande pardon, Val.